

Katapsukè - Traverser le miroir

CONTENU TEXTUEL

On peut dire, pour commencer, que la pensée démarre quand notre esprit, ou notre cerveau, trouve un morceau de monde et se met en demeure de lui donner un sens.

Pour penser, il faut avoir un sujet, quelque chose à penser. La grande majorité de ces quelque chose, ce sont nos sens qui les apportent à notre cerveau ou à notre esprit.

Et ce qu'ils nous apportent est trié par une autre faculté : notre attention.

C'est la manière que nous avons de prêter attention au monde qui décide à propos de quoi nous allons penser. En un sens, ce que nous allons penser. Et nous faisons aussi partie du monde, et les autres, et toutes les machines que nous inventons y compris celles qui ont l'air de penser. La manière dont nous prêtons attention au monde, aux autres, à nous-mêmes, à ce qui se passe à l'intérieur de nous, et entre nous, les autres et le monde, tout cela forme et transforme notre cerveau et notre pensée.

Pour nous aider à penser, à manipuler les morceaux de monde que nous avons pris en nous, ou produits autour de nous en taillant le monde avec notre attention... pour nous aider donc, nous utilisons les mots.

Parfois, ce que l'on découvre dans le morceau de monde sur lequel s'est portée notre attention est si neuf, qu'il nous faut inventer un mot, neuf lui aussi, pour pouvoir en parler, en nous-mêmes comme avec les autres.

Et en retour, rencontrer un mot neuf, c'est également être confronté à un morceau de monde inconnu. Pour être pris en soi, ça demande d'être apprivoisé.

Parfois, apprivoiser ce morceau de monde passe par la compréhension, parfois pas du tout, et ce qui demande à entrer en nous doit être senti plutôt que su. Cela dépend.

Il y a des personnes dont le métier est de partir à la recherche ou de produire ces choses neuves et les mots qui leur vont : on peut penser avec ce qu'on veut, mais ceux dont c'est le métier peuvent nous aider à nous poser les bonnes questions - car c'est surtout ça l'important, se poser les questions qui nous mèneront quelque part. Ils nous aident aussi en nous proposant des manières de raisonner qu'ils ont expérimentées, et en nous donnant les informations qu'ils ont eu le temps et l'énergie (deux choses dont nous ne disposons nous-mêmes que peu souvent) d'aller chercher.

Ici, nous avons tenté de condenser encore leurs propos pour vous les proposer comme matière à penser.

Accroissement de notre faculté de remarquer

Que n'avons-nous pas vu ? Sur quoi est-ce que nous ne prenons pas la peine de nous arrêter et pourquoi ? Et qu'est-ce qui décide, en nous, ce qui vaut la peine d'être perçu, d'être conçu, d'être rendu conscient ?

/

On a dit, pour décrire l'accroissement de notre faculté de remarquer : **C'est le résultat de l'ensemble des processus visant à faire converger les regards sur la découverte d'éléments remarquables jusqu'alors insoupçonnés.**¹

Ça voudrait dire... que nous avons une manière automatique de percevoir le monde, et qu'elle peut être mise en doute, questionnée, tordue... et que par cet exercice, l'on peut s'amener à remarquer des choses dont on n'envisageait même pas l'existence. À voir les choses sous un angle nouveau. À nous rendre compte que peut-être, elles ne vont pas de soi, que notre perception est construite... et comment est-elle construite? Par quoi ? Par qui ?

À chaque instant et comme à la vitesse de la lumière, quelque chose en nous décide si telle ou telle chose que nous percevons, vaut la peine d'attirer notre attention. Si elle est, pour nous, pertinente. Nous établissons et utilisons des critères qui nous permettent de juger de l'importance de cette perception par rapport à notre situation : pour traverser la rue par exemple, le critère pertinent est la présence ou l'absence de voitures, d'autres personnes, l'orientation de la route et de notre corps... La plupart du temps dans notre vie, nous nous trouvons dans des situations pratiques, où il est important de savoir très rapidement si les conditions qui nous entourent vont nous permettre de mener l'action que nous souhaitons mener. Nous mobilisons donc des critères pratiques : la couleur du ciel n'est pas une perception pertinente pour savoir si l'on peut traverser la rue. Et pourtant...

Que nous arrive-t-il lorsque nous nous permettons de percevoir de manière impertinente... Si l'on change de critère, toutes les perceptions peuvent être pertinentes, l'on pourra se concentrer sur autre chose, sur le fait que le tracé de la route est parallèle au faite des toits, que son revêtement est usé par endroits et dessine des formes, expérience qu'il vaut mieux faire, toutefois, en restant sur le trottoir.

En nous entraînant à voir de diverses manières, nous pratiquons ce qu'on a appelé ailleurs une distraction émancipatrice,

qui peut nous aider à cultiver notre noodiversité, c'est-à-dire à prendre soin de ce qui fait de chacun de nous un être pensant singulier et précieux.

¹ Yves Citton, *Pour une écologie de l'attention*, La Couleur des idées, Seuil, 2014

Laboratoires de valorisation

Que nous apporte ce qui ne nous sert à rien ? Quelle est la valeur de l'inutile ? D'où vient que nous jugeons telle chose utile et telle autre pas ? Et donc, d'où vient que nous préférons accorder notre attention à telle chose plutôt qu'à telle autre ?

/

On a dit, pour décrire les « Laboratoires de valorisation » : **L'immersion dans une expérience esthétique conduit à valoriser des sensations et des sentiments précédemment insoupçonnés, et/ou à modifier les valorisations qui leur sont associées².**

C'est l'effet mise-à-jour.

Ça voudrait dire ... qu'il y a des moments ou des objets, des situations, des manières d'être, qui font que la perception que l'on a, échappe aux catégories selon lesquelles nous devrions la comprendre. Qu'elle échappe à nos clichés, aux circuits de pensée préétablis qu'on mobilise tous les jours automatiquement pour pouvoir évoluer dans le monde de manière efficace et sûre. Les œuvres d'art, ou les moments où nous regardons quelque chose comme si ç'en était une, agissent comme un laboratoire dans lequel nous mettons à l'épreuve notre manière par défaut de regarder le monde. Et par cette mise à l'épreuve nous pouvons tenter de la dévier s'il s'avère qu'elle nous trompe, ou de la réaffirmer s'il s'avère qu'elle nous est utile.

De telles manières d'exercer notre attention transforment la valeur que nous accordons aux différentes perceptions, elles changent nos critères de pertinence, et permettent parfois de faire entrer dans notre monde quelque chose dont nous ne savons pas encore s'il va, ou s'il peut, nous servir. Notre monde devient alors un tout petit peu plus grand, un tout petit peu plus varié, un tout petit peu plus riche.

Nous nous mettons en mesure de développer l'écosystème de notre pensée, ce qu'on a appelé ailleurs notre *noodiversité*. Nous développons une forme d'attention à notre attention, une attention réflexive. Nous nous engageons dans la bataille pour la protection de notre espace neural.

Un poète, Henri Michaux, a écrit ce poème, « Glissements »³

² *ibid*

³ vous pouvez vous référer à l'exemplaire du recueil *Jours de Silence* dont ce poème est tiré, disponible dans la bibliothèque du Maif Social Club

Principe d'envoûtement formel

Est-ce qu'on peut voir tout ce qu'il y a sous nos yeux ? Ou plutôt, est-ce qu'on voit tout ce que nos yeux nous permettent de voir ? Par exemple, ce qui diffère totalement des choses auxquelles on est déjà habitué... Est-ce que, ce qui nous est complètement, mais alors radicalement étranger nous est accessible ? L'imperceptible, ce qu'on ne peut pas voir, est-ce que ça ne pourrait pas être aussi ce qu'on ne peut pas encore concevoir ? Ce qu'on ne verrait pas parce que l'on n'imagine même pas que cela existe...

/

Pour décrire le principe d'envoûtement formel, on a dit : **l'attention humaine tend à se porter vers les objets dont elle reconnaît les formes, sous l'impulsion de la direction prise par les attentions environnantes.**⁴

C'est l'effet mouton.

Ça voudrait dire... que notre attention se porte spontanément sur les formes et les objets que nous connaissons déjà, et qui attirent déjà l'attention des gens autour de nous. Nous sommes comme pris dans un envoûtement qui ne nous permet de voir dans le monde que ce que nous connaissons déjà et ce que les autres autour de nous connaissent. Et alors, à quoi ressemble le monde ? Et alors, que se passe-t-il lorsque nous sommes confrontés à quelque chose de neuf ?

Ce qui capte notre attention quand nous la mobilisons de manière automatique, c'est toujours ce qui nous est familier, ce que nous comprenons, ce que nous avons déjà senti auparavant.

Et parmi les machines qui nous entourent, les moteurs de recherche fonctionnent de la même manière : ils ne nous délivrent que les informations dont ils savent que nous n'aurons que peu d'effort à faire pour les comprendre, ou les informations que d'autres, qui nous ressemblent, ont déjà demandées. Ils viennent redoubler notre propre tendance à ne voir que ce que nous connaissons, à ne nous intéresser qu'à ce qui nous intéresse déjà. Et plus l'on se repose sur cette manière-là d'être attentifs, plus le monde autour de nous rétrécit, se peuple de choses semblables qui se répètent... Cet envoûtement joue un rôle important dans la bataille à laquelle se livrent les images dans notre tête.

Alors, comment faire pour nous ouvrir à ce qui pourrait nous déplacer, à ce qui nous est inconnu ? D'ailleurs, dans quel état est-on lorsqu'on rencontre, certaines fois, quelque chose de vraiment inédit ?

Et en même temps, peut-être est-ce parce que nous faisons l'expérience de cette attention automatique que nous sommes en mesure de savoir ce que les autres perçoivent eux aussi automatiquement, ou du moins de nous rapprocher de ce qu'ils perçoivent. Est-ce que cela aide à développer ce que l'on a appelé ailleurs notre accordage affectif, ou est-ce que justement cela se substitue à lui, le remplace ?

⁴ Y. Citton, *Op.cit.*

Distraction émancipatrice

Est-ce qu'il y a des avantages à être « distrait » ? Est-ce qu'on peut répondre à tout ce qui demande toute notre attention ? Pourquoi ? Est-ce que ce qui suscite notre concentration mérite toujours notre attention ? Est-ce qu'être fasciné c'est être concentré ?

/

Pour décrire le parti pris d'une « distraction émancipatrice » on a dit : **Faute de pouvoir être assez attentifs, soyons attentifs différemment.**⁵

Ça veut dire ce que ça veut dire. C'est une proposition que l'on pourrait se faire. Une décision que l'on pourrait prendre. On considère souvent qu'être attentif c'est être concentré. Pourtant, lorsqu'on fait plusieurs choses à la fois, on exerce notre attention sur diverses choses, on y est attentif à un certain niveau.

Pourtant, si l'on n'est pas attentif, parfois, à ce qu'il y a autour de nous, c'est peut-être parce que l'on écoute ce qui se passe en nous.

Pourtant, est-ce qu'être attentif à une personne c'est être concentré dessus ?

On ne peut pas se concentrer sur tout ce qui sollicite notre attention, parce que notre attention est limitée. Lorsqu'elle est prêtée à une chose, elle est retirée à une autre. La concentration, ce serait comme le degré d'attention que l'on accorde à quelque chose. On peut donc être attentif à quelque chose sans que toute notre attention se concentre dessus. Nous pouvons choisir d'être attentifs sans être concentrés : c'est-à-dire de nous libérer de l'injonction contradictoire envoyée par la multitude d'objets exigeant de nous que nous accordions à chacun en même temps l'exclusivité de notre attention.

Qu'est-ce que ce serait, alors, être attentif différemment ?

On peut être attentif à plusieurs, collectivement, mettre nos forces en commun

On peut être attentif un petit peu, à plusieurs choses en même temps

On peut être attentif aux formes des choses ou à leur sens ou à leur couleur

Ou à l'émotion qu'elles provoquent en nous

Peut-être, aussi, à la qualité même de notre attention, avoir une attention réflexive et quoi d'autre encore ?

Et chaque manière d'être attentif peut être adéquate à une situation particulière. En préservant la multiplicité de nos attentions nous rendons possible ce qu'on a appelé ailleurs l'accroissement de notre faculté de remarquer ; nous faisons obstacle au principe d'envoûtement qui fait que nous ne remarquons spontanément que les choses que nous connaissons.

⁵ Y. Citton, *Op.cit.*

Noodiversité

À votre avis, qu'est-ce qui change en nous lorsque nous sommes confrontés à ce qui nous est inconnu, étranger, lorsque nous vivons quelque chose de neuf ?

/

Pour décrire la noodiversité on a dit : **Si la conscience est une propriété qui émerge de nos réseaux neuronaux, la profondeur de la conscience augmente proportionnellement à la complexité ou à la variété des stimuli perçus.**⁶

C'est une manière de cultiver son jardin.

Ça voudrait dire... que plus on se permet de vivre, ou de penser des choses nouvelles, et de les laisser se déposer en nous, se graver dans les réseaux que forment nos neurones, plus on atteindra un degré de conscience élevé ou profond. Etrange que les deux adjectifs conviennent à la conscience - conscience élevée, conscience profonde... la conscience comme un axe.

Ça voudrait dire que tout comme on dit «biodiversité» pour désigner la variété des manières d'être vivant sur terre, on peut dire «noodiversité » pour parler de la variété des manières d'être pensant, des styles de pensée.

La noodiversité c'est pour certains la richesse qu'on trouve dans la multiplicité des idées ou des manières de penser. Pour d'autres c'est la diversité matérielle des circuits neuronaux.

Ce que vous avez vécu jusqu'ici, dans votre vie, a fait que vos neurones se lient entre eux d'une manière différente des miens.

Plus nous vivons d'expériences singulières, plus la manière dont nos neurones se connectent va se singulariser et cultiver ce qui fait que nous sommes uniques. C'est par là que nous accroissons la richesse du monde auquel nous appartenons.

Est-ce que la noodiversité est menacée comme l'est la biodiversité ? Est-ce qu'on devrait la protéger ? Pourquoi ? Qu'est-ce que cela fait si nous pensons tous différemment ? Pas seulement des choses différentes, mais de manière différente...

Et comment est-on ensemble quand on pense non seulement des choses différentes mais aussi, d'une manière différente ?

⁶ Gerald Moore paraphrasant Susan Greenfield dans «Prolégomènes à un manifeste des études digitales», communication donnée lors du colloque General Organology, Darwin College, University of Kent, 2014, visible ici : <http://nootechnics.org/video/>.
Susan Greenfield Greenfield, *Mind Change : How Digital Technologies Are Leaving Their Mark on Our Brains*, London, Rider, 2014, 13

Attention réflexive

Comment décrirais-tu la manière que tu as d'être attentif maintenant ? Et tout à l'heure ? Et qu'est-ce qui t'a mis dans cet état ?

/

On a dit pour décrire l'attention réflexive : **L'individu peut faire attention aux dynamiques, aux contraintes, aux dispositifs et surtout aux valorisations qui conditionnent son attention**⁵.

C'est l'effet cercle vertueux

Ça voudrait dire que... nous pouvons être attentifs à ce qui nous rend attentifs.

Lorsque tu es entré ici tout à l'heure, peut-être as-tu commencé à remarquer comment ton oreille se tendait, comment ton regard se portait, comment tu sentais l'espace et les gens autour de toi, d'une manière probablement différente de celle que tu avais dans la rue, ou chez toi, ou que tu aurais eue dans un centre commercial, dans une forêt, dans un parking souterrain. Quand tu regardes les gens autour de toi ou que tu parles avec eux, peut-être t'es-tu aperçu qu'on n'est pas attentif de la même manière selon notre expérience, selon si l'on est un homme ou une femme, un enfant ou un vieillard, un étranger ou quelqu'un qui se sent chez lui.

Il est possible, par moments, de prêter attention à la manière dont nous sommes attentifs : aux conditionnements que l'on hérite de notre éducation, aux préjugés, clichés et stéréotypes, aux machines, supports et dispositifs à travers lesquels nous percevons le monde, les autres et nous-mêmes. Que voit mon grand-père lorsqu'il regarde une femme passer dans la rue, et que voit mon fils ? Et toi... que vois-tu lorsque tu regardes le ciel, une usine chimique ou un arbre ? Et pourquoi penses-tu que c'est cela que tu vois ?

Certains ont pensé que lorsque nous sommes émus par nos sens, que nous rencontrons quelque chose de beau ou de sublime, lorsque nous sommes renversé par ce que nous voyons ou entendons au point que l'on sent un mouvement en soi que l'on n'arrive pas à expliquer, c'est parce que nous apprécions la qualité de l'attention que nous portons, et cette appréciation à elle seule peut nous émouvoir de façon très profonde.

Cette émotion-là va participer de ce qu'on a appelé ailleurs l'accroissement de notre faculté de remarquer,

elle va se poser en toi comme un laboratoire pour te permettre d'étudier la manière dont tu valorises ce qui se présente à ton attention.

⁵ Y. Citton, *Op.cit.*

Effort d'accordage affectif

Qu'est-ce que ça m'apporte d'être attentif à quelqu'un, et qu'est-ce que ça lui apporte ? Comment est-ce que cela nous transforme ? Qu'est-ce que cela modifie en nous ?

/

On a dit pour décrire l'effort d'accordage affectif : **On ne saurait être véritablement attentif à autrui sans être également attentionné à son égard.**⁸

C'est l'effet d'intrication.

Ça voudrait dire... qu'à chaque fois qu'on est attentif à quelqu'un, ou à quelque chose, on en prend soin aussi en un sens... Pourquoi ? On pourrait dire : parce qu'en y étant attentif, on reconnaît son existence. Comme si je passais un pacte avec vous, vous assurant qu'à mes yeux, vous existez. Et je vous le dis, et je me le dis. Vous m'écoutez, et j'existe, je vous parle à vous, et vous existez. (Ça change sûrement quelque chose que je vous dise cela sans savoir qui vous êtes...)

Une chose est sûre, lorsqu'on est attentif, on donne de l'attention, on est attentionné, on prend soin. Et ce dont on prend soin, sûrement, nous façonne. Quel est le lien entre prendre soin de quelqu'un et prendre soin de soi ? Et est-ce que prendre soin n'implique pas aussi, quelque part, de donner de l'amour ?

Et si l'objet de notre attention justement, est un objet et non pas un vivant, est-ce qu'on est attentionné aussi ?

Une machine, qui mesure notre température, notre rythme cardiaque, la taille de notre pupille, le taux de sucre dans notre sang, qui suit nos achats, nos déplacements, nos conversations, une machine qui reconnaît notre visage et dont tout le fonctionnement est concentré sur nous, est-elle attentive à nous ? Y'a-t-il un échange d'émotions entre moi et la machine lorsque je prends soin d'elle, et qu'elle fait ce qu'elle me fait, qui est peut-être du soin, peut-être pas ? Est-ce que je ne me nourris pas de mon propre soin lorsque je prends soin de la machine ?

Être attentif à quelqu'un en tout cas, c'est nouer une relation, et on a dit quelque part, pour décrire le souci relationnel :

La qualité de notre existence dépend du soin que nous prendrons de la qualité des relations qui tissent simultanément notre environnement et notre être.

Est-ce la même relation que je noue lorsque je suis attentif à une machine ou à un animal,

ou à un humain,

ou à quelque chose qui semble se comporter comme un animal, ou comme un humain ?

Dans un roman de science-fiction (écrit par Philip K. Dick et intitulé), on peut lire ce dialogue entre un robot et le personnage de Joe, un homme dont le métier est de réparer des pots de céramique brisés :

⁸ Y. Citton, *Op.cit.*

Joe : « - Comment expliques-tu le christianisme, alors ? »

Le Robot : « - Il est apparu parce que le Christ a utilisé ses limites, et il s'est inquiété⁹ pour les autres. L'inquiétude est la véritable traduction du grec *agapè* et du latin *caritas*. Le Christ se tient les mains vides ; il ne peut sauver personne il ne peut même pas se sauver lui-même. Et pourtant par son action véritable, son intérêt pour les autres, il transcende...

Joe : « - (...) L'inquiétude... Je comprends ce que tu veux dire quand tu parles de « l'inquiétude ». L'attention pour l'autre¹⁰ serait encore plus proche. J'ai eu l'impression que le terme s'adressait à moi. Il me mettait en question. *Caritas*. Ou en grec... (...) Bizarre qu'il faille que ce soit un robot qui me comprenne. Qu'un assemblage de métal puisse être plus sensible qu'un être humain. Peut-être la *caritas* est-elle fonction de l'intelligence ? Peut-être nous sommes nous toujours trompés et la *caritas* n'est pas un sentiment, mais une forme élevée de l'activité cérébrale, la capacité de percevoir des signes imperceptibles dans l'environnement... et de s'en inquiéter ? »¹¹

⁹ traduction alternative : « parce que Jésus a été charitable pour les autres (...) la véritable traduction du grec *agapè*, et du latin *caritas*, est « compassion ».

¹⁰ trad. alt. : « (...) le terme de commisération serait encore plus adapté »

¹¹ Philipp K. Dick, *Le Guérisseur de Cathédrales*, (*The Galactid Pot-Healer*), trad. Marcel Thaon, Pocket, Science-Fiction/Fantasy, 1969, 2006

Bataille pour l'espace neural limité

Est-ce qu'on peut choisir ce qui entre dans notre cerveau ? Est-ce qu'on choisit seul, tous ensemble, les uns à travers les autres ? Est-ce qu'on peut choisir pour les autres ?

Ce choix n'a-t-il pas, parfois, déjà été fait pour nous ? C'est-à-dire, est-ce qu'on choisit en conscience, ou guidé par autre chose ? Et est-ce que les machines, les technologies avec lesquelles nous vivons ont un effet sur ce choix ?

Imaginons...

On pourrait se représenter notre cerveau comme une forêt devant laquelle passent des objets. Ceux qui attirent notre attention rentrent dans la forêt. Ceux qui l'ont attirée un grand nombre de fois, à force d'entrer dans la forêt, ont commencé à déplacer des arbres, à créer des sentiers qu'eux seuls peuvent emprunter.

Et au bord des sentiers, les arbres se sont resserrés, les objets qui attirent plus rarement notre attention ont moins de place pour se frayer un chemin.

Les sentiers permettent autant d'entrer dans la forêt que de revenir à la lisière... la lisière ce serait le moment où nous sommes en contact avec le monde, le moment où nous devons prendre une décision par exemple. Ceux qui entrent le plus souvent et qui se sont frayés de larges passages, sont donc aussi ceux qui peuvent sortir le plus souvent. Et que se passe-t-il alors ?

On a dit, pour décrire la « bataille pour l'espace neural limité » :

Les neurones les plus stimulés et les réseaux neuronaux dans lesquels ils s'inscrivent remplacent ceux qui sont les moins sollicités.¹²

Ça voudrait dire... que nos habitudes ont une matérialité dans notre cerveau : lorsqu'on perçoit quelque chose, une impulsion électrique se déplace dans notre cerveau selon certains canaux. Plus l'un de ces canaux est utilisé, plus il se renforce au détriment des canaux les moins empruntés, et moins nous sommes aptes à comprendre les perceptions les plus rares. Les images les plus récurrentes ont un comportement colonisateur : elles annexent notre espace cérébral, le monopolisent. D'où viennent ces images ? Dans quelle mesure est-ce que nous les choisissons ?

Tout comme il existe un pouvoir d'administrer la société à travers les corps, en déterminant des lieux où l'on peut aller et d'autres où l'on ne peut pas, des postures adéquates et d'autres qu'il est plus difficile de choisir d'adopter, des choses que l'on peut manger et d'autres pas, des moments et des endroits où l'on doit dormir ou être éveillé, en déterminant aussi ce que l'on considère comme la santé ou la maladie ; il existe aussi un pouvoir d'administrer les consciences¹³, en déterminant ce qui doit être vu et ce qui ne doit pas l'être, ce qui doit être rappelé et ce qui doit être oublié, les sentiments qui peuvent nous toucher et ceux qui ne le doivent pas, les décisions que nous pouvons prendre et celles que nous ne pouvons pas envisager.

La forêt de notre cerveau a ses gardes forestiers qui choisissent ce qu'il est pertinent de valoriser, c'est-à-dire de faire exister ou non par notre attention.

¹² Warren Neidich, « Neuropower : Art in the age of cognitive capitalism » in *The Psychopathologies of Cognitive Capitalism: Part One*, Archive Books, Arne De Boever and Warren Neidich, 2013

¹³ Maurizio Lazzarato, *Les Révolutions du capitalisme, Les Empêcheurs de penser en rond*, Seuil, 2004

Sources

- Yves Citton, *Pour une écologie de l'attention, La Couleur des idées*, Seuil, 2014
- Yves Citton (sous la direction de), *L'Économie de l'attention*, Édition de la Découverte, 2014
- Cathy Davidson, *Now you see it : How the brain science of attention will transform the way we live, work and learn*, Viking Press, 2011
- Philipp K. Dick, *Le Guérisseur de Cathédrales, (The Galactid Pot-Healer)*, trad. Marcel Thaon, Pocket, Science-Fiction/Fantasy, 1969, 2006
- Maurizio Lazzarato, *Les Révolutions du capitalisme, Les Empêcheurs de penser en rond*, Seuil, 2004
- Henri Michaux, *Jours de silence*, Fata Morgana, 1978
- Gerald Moore, « On the Origin of Aisthesis by Means of Artificial Selection » *Revue Boundary 2*, Arne De Boever, 2017
- Warren Neidich, « Neuropower : Art in the age of cognitive capitalism » in *The Psychopathologies of Cognitive Capitalism: Part One*, Archive Books, Arne De Boever and Warren Neidich, 2013
- Jean-Marie Schaeffer, *L'Expérience esthétique*, NRF Essais, Gallimard, 2015
- Gilbert Simondon, *Du Mode d'existence des objets techniques*, Aubier Philosophie, 1958, 2012
- Linda Stone, « Continuous Partial Attention », <https://lindastone.net/qa/continuous-partial-attention/>